

Zeitschrift: Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

Herausgeber: Société suisse des traditions populaires

Band: 48 (1958)

Artikel: À propos d'une vieille chanson et d'un héros pastoral gruérien

Autor: Gremaud, Henri

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1005531>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A propos d'une vieille chanson et d'un héros pastoral gruérien

par *Henri Gremand*, Bulle

L'an passé, il y eut deux siècles que naissait à Bellegarde (Gruyère) Jacques Boschung, qui devait s'illustrer sous le nom de «Pauvre Jacques». Destin surprenant! Le jeune Gruérien s'engagea à Bulle, à la ferme de la Buchille. Il devint le domestique d'un gros fermier, le père Magnin. Celui-ci avait une fille, ravissante comme savent l'être les *grahyâjè* (gracieuses) de ce pays. De tendres sentiments unirent bientôt les jeunes gens. Mais le père de Marie-Françoise (tel était le prénom de l'amoureuse) ne voulait pas donner son enfant à un valet impécunieux.

Le sort arrangea provisoirement les choses. Le roi de France Louis XVI avait fait aménager à Montreuil, à l'intention de sa sœur, Mme Elisabeth, une ferme modèle. Il s'agissait d'y amener du bétail fribourgeois. Jacques Boschung devenu Bosson (le patronyme se francisa), fut désigné pour accompagner le petit troupeau, et pour tenir la vacherie sise non loin de Versailles. Si les amoureux étaient désolés, le père Magnin se voyait hors de souci.

A Montreuil, Jacques obtint la confiance de Madame Elisabeth, qui l'avait nommé régisseur du domaine. Mais le jeune homme soupirait. Le mal du pays et le mal d'amour le poignaient à la fois. La sœur du roi s'inquiéta. A Madame de Mackau, elle avait dit: «Tâchez, mon cœur, de savoir ce qu'il regrette; espérons que ce ne sont pas ses montagnes, nous ne



Fig. 1

Un portrait de Pauvre Jacques
(1757-1836)

Ce médaillon, dû au peintre Le Roy, repose depuis 1943 dans les collections du Musée Gruérien à Bulle. Il est un dépôt de l'Abbaye de Saint-Maurice, qui le tient depuis 1930, du Chanoine Pythoud. Celui-ci reçut ce portrait de Mlle Henriette de Bombelles, descendante de la marquise de Travanet.



Fig. 2 – L'aventure de Pauvre Jacques fut portée au théâtre en 1947, à Bulle. Notre photo représente la scène du mariage, à Trianon. Françoise (Mlle Odette Ruffieux) et Jacques (M. Justin Michel), sont les héros de la fête que leur a préparée Madame Elisabeth de France (Mme Anny Miauton-Affentauschegg).

pourrions les lui donner!» Il était bien question des montagnes. Mais il y avait surtout Marie-Françoise. Et Jacques, n'ayant pu cacher sa peine, Madame Elisabeth s'exclama: «Ainsi, j'ai fait deux malheureux sans le savoir! Dites-moi vite le nom de celle qui pleure là-bas et qu'elle vienne bientôt ici: elle sera Madame Jacques et Montreuil aura une laitière!»

Ce sera tôt fait! Sur le mandat de Madame de Diesbach, agissant au nom de la sœur du roi, M. von der Weid arrive de Fribourg à la ferme de la Buchille. Il vient tout bonnement chercher Marie-Françoise. La maman, Claudine Magnin, est bouleversée. Mais comment résister à tant de bonne grâce, et à l'une des premières dames du temps?

Dans la berline qui l'amène à Versailles, la petite fiancée croit vivre un rêve. Jacques ... Les bans sont publiés à l'église de St Pierre-aux-Liens de Bulle et à l'église de St-Symphorien, à Montreuil. Le mariage a lieu le 10 mai 1789. L'épousée est vêtue d'une belle robe de soie violette, brochée de fleurs de velours, en bouquets. C'est un présent de Madame Elisabeth. Puis, dans le parc somptueux, se déroule une fête champêtre où madame de Travanet chante la romance qu'elle composa:

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi
Je ne sentais pas ma misère;
Mais à présent que tu vis loin de moi
Je manque de tout sur la terre.

Quand tu venais partager mes travaux,
Je trouvais ma tâche légère.
T'en souvient-il? Tous les jours étaient beaux.
Qui me rendra ce temps prospère?

Quand le soleil brille sur nos guérets,
Je ne puis souffrir sa lumière
Et, quand je suis à l'ombre des forêts,
J'accuse la nature entière.

La chanson fait son tour de France; elle devient une des romances les plus populaires de l'époque. L'Angleterre même l'adopte, sous le titre de «Poor Jack». Le nom du berger gruérien est dans toutes les bouches.

Vient la tourmente révolutionnaire. Madame Elisabeth est guillotinée, Marie-Françoise jetée en prison. Jacques, cependant, la sauvera. Ils s'éva-deront. Lui, sortant de Paris par un égoût, elle, dans un tonneau ... Leur enfant, née le 19 mars 1790, est confiée à des connaissances qui rentrent au pays, avec des bagages où se trouvent des présents que la Cour offrit aux jeunes mariés, et dont plusieurs sont conservés dans des familles gruériennes, à Bulle, à Grandvillard, et à Fribourg. Parmi ceux-ci, la robe de noce offerte aux jours de bonheur par Madame Elisabeth.

A Bulle, le couple vécut des années paisibles. Et le vêtement du mariage, par reconnaissance pour les dangers surmontés, fut donné à l'église paroissiale. La belle soie devint un ornement religieux. L'usage n'était point rare¹. Et c'est ainsi que le présent de Madame Elisabeth fut chasuble, chape, étole et manipule, portés au temps de la pénitence. L'auteur de ces lignes se souvient d'avoir maintes fois, en son enfance, servi la messe, alors que le célébrant officiait aux jours du Carême. La tradition de ce don est attestée par le curé Alex qui, en ses notes, mentionne l'origine de l'ornement. L'un de ses successeurs, l'abbé Léon Richoz, en rappelait la provenance. Avec le temps, la soie s'est coupée. On la répara. Il fallut se rendre à l'évidence, en 1951, que l'ornement avait fini ses beaux jours au service de la liturgie. Et le curé-doyen Armand Perrin, le premier dimanche d'octobre, le remettait au Musée Gruérien. Ce même jour, les Armaillis de la Gruyère bénissaient leur nouvelle bannière. Associé à la vertu de fidélité, le souvenir de Jacques et de Françoise ainsi perdue. Dans le sanctuaire de l'histoire

¹ Estavayer-le-Lac possède un ornement vert et un blanc faits d'une robe de nocces (N.d.l.R.).

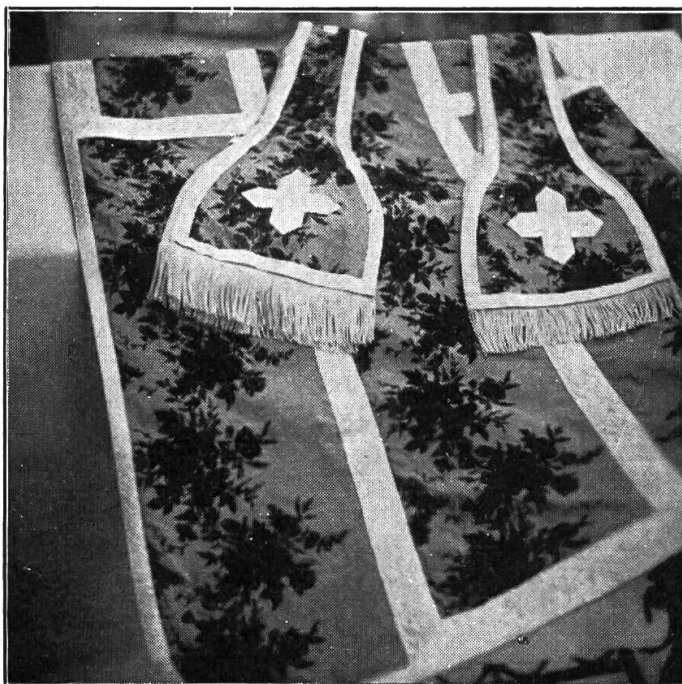


Fig. 3 – Détail de l'ornement confectionné avec la robe de nocces de Marie-Françoise Magnin, épouse de Pauvre Jacques, et qui fut offert à l'épousée par Madame Elisabeth de France, sœur du roi Louis XVI. La paroisse de Bulle le remit au Musée Gruérien, en 1951.

gruérienne, reposent encore le portrait de Pauvre Jacques, et de nombreux papiers de famille qui attestent que cette pastorale dans le goût du XVIII^e siècle fut mieux qu'un conte de fée.

Les Gruériens peuvent d'ailleurs se recueillir à l'église paroissiale de St-Pierre-aux-Liens. Unis dans un trépas qui fut certes moins tragique que celui de leur protectrice, les héros de cette étonnante histoire se rappellent aux prières des vivants par la pierre tombale; frappée aux lys de France, qui est apposée à la face sud du sanctuaire, et dont voici l'épitaphe:

Ici reposent le Pauvre Jacques de Madame Elisabeth de France, décédé en 1836 et Marie-Françoise Magnin, son épouse, décédée en 1835. Pie Jesu Domine, dona eis requiem.

Bétail fribourgeois à Paris en 1766

Qui se promène non loin du Trianon peut observer, paissant, du bétail pie-noir. Il s'agit peut-être de descendantes d'authentiques vaches fribourgeoises ... L'équipée de Pauvre Jacques, allant à Paris avec du bétail de la Gruyère eut un précédent. Le bon usage voulait que, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'on eût à la cour des préoccupations bucoliques. On lit avec intérêt, sur ce sujet, dans les «Etrennes fribourgeoises» de 1904, p. 46:

Monsgr de Choiseul avait confié à M. Helfer et à sa fille Marianne, maîtres d'hôtel *aux Marchands* (Merciers), le soin de trouver un homme probe, capable, pour lui conduire du bétail fribourgeois à Paris.

✓ Cette commission fut confiée à M. Pierre Roulin, ancien fermier de l'hôpital, bourgeois et taxeur de Fribourg; il acheta 12 vaches noires avec 2 grands bœufs noirs du canton de Fribourg. Il fit faire 5 cloches de vache à Berne.

Il partit le vendredi à l'après-midi par la porte de Romont avec ses 12 vaches et 2 bœufs ; les bandes des cloches étaient de cuir rouge fleurettées. Il avait une charrette chargée des divers instruments pour fabriquer le fromage.

Roulin et ses deux compagnons avaient des bouquets à leur chapeau. Le vacher était habillé à l'ancienne mode, culotte rayée, zepon (gilet) rouge avec des dentelles.

Chaque vache a coûté 7 louis d'or, soit 47 écus bons (196 fr.). C'était un M. d'Erlach, de Berne, qui avait fait l'éloge du bétail fribourgeois à M. de Choiseul.

18 ans plus tard, Louis XVI établissait une ferme modèle dans le parc de Rambouillet, peuplée de vaches fribourgeoises.

Les divertissements champêtres de la Cour de France

Sur la laiterie de Rambouillet, on trouve dans « Connaissance des Arts » (Paris, n° 75, mai 1958) un article fort intéressant. Il y est exposé, avec l'appui d'une luxueuse documentation illustrée, comment le retour à la nature, selon Rousseau, avait suscité, dans la haute société, la passion des laiteries. Le château de St-Cloud en possédait deux ; une autre fut aménagée au Raincy, chez le duc d'Orléans. En 1774, Jean-François Leroy en installa une à Chantilly, pour le prince de Condé. De 1782 à 1784, l'architecte Mique l'imita dans la reine des laiteries : celle qu'il bâtit pour Marie-Antoinette dans le hameau de Versailles. La troupe théâtrale bulloise des « Tréteaux de Chalamala » qui fut, l'automne 1957, appelée à se produire à Versailles, lors d'un congrès international du théâtre amateur, eut le plaisir d'aller à la découverte, dans le hameau de Trianon, où l'on avait créé, pour la reine de France d'un village de rêve.

Pour équiper les cités champêtres, édifiées sans souci des frais, on ne craignait point de faire venir, de très loin, bergers et animaux. Ainsi se situe le voyage de Pauvre Jacques, venu de Bulle, en ce Trianon donné par le roi Louis XVI à sa sœur, Madame Elisabeth. Le domaine de Rambouillet, offert par le roi à Marie-Antoinette, comportait également une ferme modèle. Citons « Connaissance des Arts » :

« En 1786, pour corser les charmes austères de Rambouillet et céder à la mode de l'agromanie, Louis XVI décida d'installer en ces lieux une ferme modèle, vouée à l'élevage des moutons mérinos. Il fit acheter en Espagne trois cent trente-quatre brebis, quarante-deux béliers et sept moutons conducteurs. Guidés par cinq bergers, un mayoral, quatre pasteurs et des chiens, ils quittèrent Ségovie en juin 1786 et arrivèrent à Rambouillet en octobre, dans un nuage de poussière. »

A la vérité, la cour ne lésinait pas sur la dépense ...

La fleur au chapeau, dans le costume des armaillis gruériens

Le texte cité des « Etrences fribourgeoises » de 1904 mentionne que les armaillis partant pour Paris « avaient des bouquets à leur chapeau ». L'imagerie populaire, les estampes anciennes, ont multiplié les représentations de ces chapeaux, fleuris parfois à profusion. Une « montée à l'alpage » de Sylvestre Pidoux (1800-1871), peintre autodidacte de Vuadens, nous offre un groupe expressif, comme aussi les lithos de König (au Musée Gruérien).



Fig. 4 – Types d'ar-maillis gruériens de l'époque de Pauvre Jacques. Fragment d'une «montée à l'alpage» de Sylvestre Pidoux, de Vuadens (1800-71), au Musée Gruérien.

Le bouquet au chapeau signifiait que celui qui s'en fleurissait avait donné sa foi. Son cœur n'était plus libre. De cette conception première, on en vint à certaines libertés. Ainsi en témoigne ce passage des mémoires de Dom Hermann, le fameux moine-mécanicien de la Part-Dieu (1753-1821), qui fut un contemporain du Pauvre Jacques. Ces vers sont publiés dans la Revue de la Suisse catholique, vol. 12, p. 15 :

- As-tu maîtresse ? On voit bouquet à ton chapeau.
- C'est elle qui, justement, m'en a fait cadeau.
- Quoi ! Tu fais donc la cour, et Chartreux veux te faire ?
- Ce n'est que ma bourgeoise, une vieille commère ;
A qui reçoit un prix elle donne un bouquet ...

Pauvre Jacques, dont le cœur était pris, pouvait donc fleurir son couvre-chef, alors même que ses amours, pour l'heure contrariées, ne l'engageaient pas à l'allégresse. Dans le cas précis, la chanson mentit, qui veut que «chagrin d'amour dure toute la vie». Et les Gruériens n'ont pas été privés d'une belle histoire.